

**DIMANCHE 13 DÉCEMBRE 2015**  
**Eucharistie à la cathédrale**  
**pour l'accueil de la lumière de Bethléem**  
**pour l'entrée dans l'année de la miséricorde**  
**pour mon départ et mon action de grâces**

## **LAISSONS PARLER LES SIGNES : LA LUMIÈRE, LA PORTE ET NOS VIES OUVERTES À DIEU**

*par Claude DAGENS*

La Parole qui vient de Dieu, la lumière qui vient de Bethléem, la joie d'être réunis ce soir : voilà des signes qui parlent. L'Église est faite de signes qui passent par vous, par nous, des enfants, des jeunes, des adultes, rassemblés et acceptant de laisser transparaître la présence de Dieu dans ce monde tel qu'il est, et nous savons que c'est un monde inquiet et violent mais nous n'allons pas ressasser les inquiétudes et les violences de notre monde. Nous voulons avant tout nous reconnaître comme ces enfants de Dieu qui portent sa Parole, qui reçoivent sa Lumière, qui franchissent la porte et ce soir, nous laissons parler ces signes, qui nous parlent de Jésus. Ils parlent par eux-mêmes : la lumière au milieu de l'obscurité, la porte que nous allons franchir en étant les premiers marcheurs de cette route qui s'ouvre à nous. Et puis le rassemblement que nous formons.

Tout à l'heure, des journalistes de la télévision régionale, qui sont là avec nous, me demandaient : « *Quel est votre état d'esprit ?* » J'ai répondu : « Cela va mieux, ce matin, c'était difficile, et les jours précédents aussi. Mais ce soir, j'ai l'impression de vivre – je n'oserais pas dire comme un nouveau baptême – mais d'être plongé dans le bain que nous formons, dont la source est là-bas, au baptistère dont le cœur est ici, dans l'eucharistie. Je sais bien que je vais vous quitter mais je sais aussi que la route continue et je ne vais pas ce soir exercer ma mémoire ni la vôtre. Je voudrais regarder de l'avant, en laissant parler les signes : la lumière, cette petite lumière, si faible, qui vient de Palestine, une terre menacée où il y a des violences guerrières. Cette lumière, tout à l'heure, à la fin de la célébration, elle nous sera remise. Nous pourrions la prendre dans nos mains pour la diffuser, pour la porter. Et nous sommes sûrs qu'elle sera reçue parce qu'elle est attendue par des personnes qui ne savent plus espérer, par des personnes qui sont enfermées dans leur solitude ou dans leur souffrance ou dans leur refus de rencontrer les autres. Nous remettons cette lumière pour qu'elle agisse d'elle-même. L'autre jour, après les attentats de Paris, sur la place de la République, beaucoup de personnes sont venues déposer des fleurs et de petits lumignons, des lumières qui continuent à briller. Ces lumières étaient là pour vaincre la tristesse. Quand nous sommes frappés par la mort de personnes que nous aimons dans nos familles, des parents, des grands-parents, des amis très proches, à tout âge, comment espérer ? Comment vaincre la mort ? Comment vaincre la tristesse ? Les lumignons de la place de la République disaient quelque chose sur cette lutte contre la tristesse mais le cierge pascal et les lumières qui nous seront remises, c'est plus qu'un lumignon, c'est une lumière qui a un nom, celui de Jésus, celui qui a traversé la mort, qui a été relevé de la mort, qui est vivant dans

son corps et qui devient le premier-né de cette race que nous formons, les baptisés, le peuple de Dieu au milieu du monde !

Et puis, il y a eu la porte. Elle est étroite mais elle ouvre sur un espace immense, pas seulement l'espace de notre cathédrale que j'aime tant, mais l'espace de Dieu et de la miséricorde de Dieu. Il nous connaît, il nous aime, il nous attend. Il est comme le père de celui qu'on appelle le « *filis prodigue* », qui était parti faire des bêtises à travers le monde, en ayant capté l'héritage de son père. Mais le père n'a pas cessé, pendant des années, d'espérer qu'il allait revenir. Je ne sais pas si vous faites dans vos familles l'expérience de certains départs, apparemment sans lendemain, en particulier des jeunes, des garçons, des filles ou des adultes, qui partent sans donner d'adresse et on attend, en espérant qu'ils ne sont pas partis en Syrie. Le plus beau, ce n'est pas seulement le retour, c'est l'accueil de celui qui n'a pas désespéré, de celui qui prend son fils dans ses bras : « *Mon petit, je t'aime.* » Dieu est ainsi pour nous et nous sommes le signe de Dieu dans le monde. Et vous, les enfants et les jeunes, vous le savez aussi à votre manière. Vous savez bien que nous sommes capables de violences entre nous, de méchancetés, de duretés. Seigneur, apprends-nous à vaincre cela ! Comme Jean-Baptiste l'apprend à ces gens qui viennent à sa rencontre. Ce ne sont pas des gens bien, ce sont des trafiquants d'argent, plus ou moins corrompus, ceux qu'on appelle les publicains, et ce sont des soldats probablement tentés par la manière forte, lorsqu'ils ont affaire à des révoltés contre l'occupation romaine. Et ces gens, comme nous, posent la question : « *Que devons-nous faire ?* »

Sans transition, permettez-moi de transposer cette question pour les temps actuels, qui sont des temps d'inquiétudes et d'épreuves et pour l'Église, et pour le monde. Que devons-nous faire pour devenir des signes de Jésus le Seigneur, dans notre monde qui n'est plus chrétien ? La première réponse, c'est surtout, quand vous parlez de l'Église et quand vous parlez du monde, de ne pas mettre entre les deux des barrières d'opposition et de séparation ! Reliez les deux et pratiquez le va-et-vient entre les deux, non seulement entre l'Église et le monde, mais entre le cœur de Dieu, qui est le Père des miséricordes, et le cœur de notre humanité, une humanité blessée, qui attend, qui espère. Pratiquez le va-et-vient ! Et malheur à ceux qui ne voudraient partir que de Dieu, en en faisant un Dieu vengeur, triomphant et presque violent ! Et malheur aussi à ceux qui ne voudraient partir que du monde et de ses souffrances ! On tournerait en rond ! Nous sommes appelés à pratiquer le va-et-vient du cœur de Dieu au cœur de notre humanité commune. Vive notre pape François parce que c'est cela qu'il nous apprend, par des gestes, quand il reçoit des clochards, des sans-abris ou des pauvres en tous genres ou des enfants dans les bras de leur maman, de leur papa, il sait parler avec son cœur. C'est de cette Église-là, frères et sœurs, que nous avons besoin.

Pardonnez-moi si je n'ai pas su le manifester suffisamment, si j'ai fait des erreurs, des maladresses, si j'ai pu vous blesser, mais l'Église a du cœur et nous sommes chargés de manifester, non pas notre cœur, qui a des hauts et des bas, des forces et des faiblesses, mais de manifester le cœur de Dieu. Cela, je l'ai expérimenté bien des fois en exerçant mon ministère d'évêque. Je me souviens souvent de ces moments où j'ai eu à vérifier que l'Église, ce sont des personnes qui sont là, qui servent, qui prient et qui se donnent. Je me souviens, lorsque j'ai eu, en particulier ces dernières années, à reconnaître et à envoyer en mission les membres des Équipes d'animation pastorale. Je me souviens de plusieurs lieux : Montmoreau, Barbezieux, Chalais, Angoulême Est et tant d'autres. C'est le travail de l'évêque de voir les signes de Dieu à travers des visages. Des visages qui s'éclairent, des visages des personnes, des hommes, des femmes, qui se reconnaissent à l'intérieur du Corps du Christ. Il y a un certain nombre d'années, un monsieur d'un certain âge, qui participait à la célébration des obsèques, me prend à part dans

la sacristie. Je me suis dit : « *Il va me parler de ses problèmes familiaux* », dont j'avais entendu parler par ailleurs. Pas du tout ! Il me dit : « *Monseigneur, depuis que je célèbre des obsèques, je ne suis plus le même homme, je vois l'Église autrement.* » Cela voulait tout dire. Il comprenait l'Église de l'intérieur, il comprenait l'Église à partir du cœur de Dieu.

Je vous assure que lorsque, durant ces années, j'ai pu donner le signe de l'Esprit Saint, le don de la confirmation, à des jeunes de 14 à 18 ans, quelquefois plus jeunes ou plus âgés, et aussi des adultes, chaque fois, j'ai vu que ces jeunes... Il ne fallait pas leur poser la question : « *Croyez-vous en l'avenir de l'Église ?* » Ils disent simplement : « *Nous sommes là. Accueillez-nous ! Comptez sur nous !* » Je vous le dis, lorsque vous, les jeunes, vous ne participez pas à tout ce que nous vous proposons, aux chemins ouverts, à Taizé ou ailleurs, vous nous manquez ! Je souhaite, et j'en suis sûr d'avance, que mon successeur sache dire cela et appeler largement : « *Venez ! Voyez ! Vous nous manquez si vous n'êtes pas avec nous pour rencontrer le Christ de l'Eucharistie mais aussi pour sortir de nous-mêmes, pour rejoindre les périphéries d'Angoulême ou des zones rurales qui s'appauvrissent, et où vivent des hommes et des femmes qui ne crient pas très fort mais qui sont en attente des signes de Dieu.* »

Vous le direz à mon successeur, le Père Gosselin, mais je pense qu'il le sait déjà : l'Église catholique de Charente est vivante ! Elle a ses pauvretés et ses manques mais elle est vivante de la foi au Christ et de la charité au Christ. Cela a été mon combat et cela le demeurera pour que nous mettions cela au premier rang ! Il y a l'organisation, il y a les structures, il y a les articulations à établir, je le sais ! Beaucoup d'entre vous le savent aussi et quelquefois, c'est difficile et on a du mal à s'entendre mais si jamais on ne part pas du cœur, alors tout le reste perd son importance ou du moins, ne s'arrange pas. Dites cela à mon successeur, il le verra lui-même.

Nous avons pratiqué la culture de la foi et de la charité. Je suis sûr - permettez-moi une petite prophétie pour terminer - que dans vingt ou trente ans, lorsqu'on parlera de l'Église catholique en France, notamment en Charente et aussi ailleurs, et de ce qu'elle était, on pourra dire que l'on pratiqué la culture de la vie chrétienne ordinaire. Je dis bien « *ordinaire* » parce que je suis inquiet lorsque nous donnons parfois l'impression à des gens qui nous regardent de l'extérieur d'être comme une « *élite spirituelle* » ou un assemblage de réseaux et de clubs, qui resteraient refermés sur eux-mêmes. Nous sommes tous, qui que nous soyons, prêtres, évêques, diacres et membres du peuple de Dieu, à tous niveaux et de toutes les manières, nous sommes des gens ordinaires, avec des forces et des faiblesses, avec des qualités et des défauts, avec des moments difficiles et des moments de joie mais nous sommes des gens ordinaires qui se laissent travailler par Dieu, guider, conduire, transformer par l'Esprit, Conseiller et Consolateur. Je m'inquièterais si nous donnions l'impression d'être des gens plus ou moins extraordinaires, qui ne vivraient pas l'existence de tous et qui ne sauraient pas ce qu'est notre humanité commune. Dans notre humanité commune, agissent la force de Dieu, la présence du Christ, sa miséricorde.

C'est pourquoi dans le petit signet que l'on vous remettra tout à l'heure, j'ai mis une citation de l'apôtre Paul. Elle peut vous surprendre mais c'était la deuxième lecture de la messe de dimanche dernier. Paul aime cette communauté de Philippes, qu'il a fondée. Il est très attaché à elle comme je serai attaché à vous, même quand je ne serai plus ici. Il dit : « *Vous m'avez accompagné dès les premiers moments de l'annonce de l'Évangile. Continuez la route !* » Et il ajoute : « *Voici ma prière pour vous : que votre amour abonde encore et de plus en plus, en clairvoyance et en pleine intelligence pour discerner ce qui convient le mieux.* » On peut traduire aussi : « *Ce qui est le plus important.* » Je porte cette prière pour vous tous. Seigneur, fais-nous comprendre ce qui est le plus important. Le plus important, c'est d'aller puiser au

cœur de Dieu et de rester enracinés dans notre humanité commune. Alors, tout est transformé et la lumière éclaire tout.

Pardonnez-moi, j'ai laissé tomber mon homélie. J'ai essayé de parler de l'abondance du cœur. Je vous demande simplement de prier pour moi. Je suis un homme fragile, on le sait sans doute, comme chacun de nous. Il m'est arrivé de beaucoup souffrir par l'Église lorsque je sentais qu'elle n'était pas à la hauteur de sa mission dans les temps actuels. Je partage cette souffrance avec d'autres mais je vous demande de prier pour moi pour que ma joie demeure, ma joie d'avoir appris par vous et avec vous, ce que c'est que de devenir évêque.